

campagnes inhabitées ; à peine au bout de plusieurs journées de chemin peut-on se flatter de rencontrer quelques misérables cabanes occupées par des hommes dénués de tout ; conçoit-on que des voyageurs isolés pussent long-temps supporter une telle situation, et ne se sentissent pas accablés par le découragement et l'ennui ?

Les nombreuses réunions sont donc utiles sous le seul rapport moral pour faire un pèlerinage aussi long et aussi fatigant ; elles peuvent devenir même des moyens d'agrément par les liaisons et les sociétés que les pèlerins peuvent faire entre eux pendant la route. Mais un avantage plus essentiel, que ceux-ci en retirent, ce sont les soins qu'ils se rendent réciproquement dans ces solitudes incultes, soit dans le cas de maladie, de disette ou de manque d'eau et de vivres ; parmi les membres de la caravane il en est qui s'approvisionnent de ces objets de première nécessité, et en font un utile trafic parmi les pèlerins, soit publiquement, soit secrètement.

Un plus grand motif encore pour ne marcher qu'en troupe, c'est d'être en état de se défendre contre les attaques des voleurs, des hordes errantes qui pillent impitoyablement les voyageurs. On sait que dans l'Afrique septentrionale comme dans le Levant ils ne courent pas de plus grands dangers que d'être attaqués par les Arabes. Ces peuples vagabonds, principalement connus sous le nom de Bédouins, cou-

rent sans cesse la campagne et les déserts ; ils font rarement quartier à qui ne se trouve pas en état de leur faire tête ; nombre de voyageurs ont perdu par leurs mains les biens et la vie ; des caravanes même ont été attaquées, et n'ont dû leur salut qu'à la réunion de leurs forces et à leur nombre. Il est aisé d'expliquer par ces diverses raisons l'utilité des caravanes ; aussi tous ceux qui ont à traverser les mêmes régions qu'elles attendent-ils le moment de leur départ pour profiter du secours et de l'appui qu'elles offrent.

Les plus brillantes et les plus considérables de ces caravanes sont celles où se trouvent les princes ou grands des pays musulmans, qui, comme les autres, sont obligés de visiter la ville sainte au moins une fois en leur vie. Ils se font suivre d'une foule d'individus attachés à leur service ou à celui de leurs officiers qu'ils emmènent avec eux : ce cortège a l'air d'une cour ambulante ; on y voit le même luxe d'un côté, la même pauvreté et servitude de l'autre. Les princesses ou maîtresses de ces petits sultans voyagent avec eux dans des espèces de voitures richement ornées et traînées par des chameaux : quand la caravane s'arrête, on les descend et on les porte sous des tentes, où elles trouvent toutes les commodités qu'elles peuvent désirer. Heureuses quand elles ne sont pas inquiétées dans ces momens par les hordes errantes que doivent attirer de si brillantes proies !



Une des plus considérables caravanes est celle qui arrive tous les ans de diverses parties de l'Afrique au Caire; c'est un lieu de rendez-vous d'où les pèlerins se rendent ensuite à la Mecque; le Caire, dans ce moment, devient un des plus grands marchés du monde, et il s'y fait des affaires pour bien des millions, et presque toutes par la voie des échanges. Des marchandises sont envoyées de ce vaste entrepôt par la Méditerranée en Europe et en Turquie; l'argent ou les objets qui ont été reçus en échange à la vente sont ensuite envoyés dans l'intérieur de l'Afrique, en Abyssinie, dans le Fezzan, à Tunis, Alger, Tripoli, Maroc; ce produit des ventes est rapporté par les mêmes caravanes à leur retour. On peut juger de ce qui en reflue dans l'Afrique septentrionale, quand on pense que l'on a vu plusieurs fois la caravane de cette région, à son arrivée au Caire, offrir plus de mille chameaux et de quatre mille personnes.

Les caravanes conduisent annuellement de l'Abyssinie au Caire environ deux mille nègres prisonniers faits à la guerre. Presque tous les princes de l'intérieur de l'Afrique vendent ou mettent leurs prisonniers à mort; coutume barbare qu'on aura long-temps encore de la peine à abolir, tant l'homme est porté à abuser de la supériorité qu'il obtient sur les autres. L'extension du christianisme dans ces régions désolées pourra seule y opérer un heureux changement. Mais

comment l'espérer quand nous voyons les nations chrétiennes spectatrices muettes et indifférentes des efforts que font des peuples généreux pour faire triompher la croix dans les lieux mêmes où elle brilla jadis du plus bel éclat; où les arts, la civilisation, la morale sont aujourd'hui persécutés par de farouches tyrans que l'Europe admet à une communauté d'intérêts et de relations pacifiques; quand enfin on voit les monarques chrétiens sacrifier l'amour qu'ils doivent à l'auguste auteur de leur religion au barbare triomphe du code de Mahomet! Ne semblait-il pas au contraire que la Providence n'eût élevé de nos jours à un si haut degré de puissance les chefs des empires chrétiens que pour étendre les maximes et la pratique de l'Évangile dans les régions livrées à la domination des musulmans?

Outres les nègres vendus au Caire par les caravanes, on y amène aussi des esclaves des deux sexes; le commerce des femmes y est surtout un des plus avantageux. Le musulman les regarde comme des propriétés, et non comme des êtres doués des facultés et des privilèges de l'humanité; c'est un meuble à leur usage, dont le prix est fixé par le plus ou moins de jouissances qu'ils en attendent. Quinze millions d'habitans courbés vers la terre sous la verge d'un sultan consacrent leur vie et leurs travaux à perpétuer ces usages et à propager de toutes les manières les doctrines favorables à leur perpétuité.



Le vaste marché que la réunion des pèlerins et des autres membres de la caravane forme dans cette capitale de l'Égypte offre encore des gazelles, des perroquets, des singes et quelquefois des bêtes sauvages particulières à l'Afrique. Parmi les articles précieux qu'elle y apporte, on compte aussi de l'or en poudre et en barre, des plumes d'autruche, de la myrrhe, de l'ébène. L'or en poudre qui vient de l'Abyssinie est renfermé dans de petits morceaux de drap de la forme et du volume d'une grosse noix; chaque paquet est estimé à peu près à douze francs ou un sequin de Venise, et passe couramment jusqu'à ce que l'étoffe soit usée, sans avoir été ouvert une seule fois. L'ébène qu'on trouve à cette foire vient également de l'Abyssinie; elle croît sur une haute montagne dans cette région, et est une des meilleures que l'on connaisse pour les ouvrages de tabletterie et de menuiserie auxquels on l'emploie; elle se polit mieux que celle qui vient de l'Inde.

Deux sortes de caravanes partent de l'Afrique septentrionale pour la Mecque.

L'une, qui est très-nombreuse, se forme à Fez dans les états de Maroc, se grossit en côtoyant les côtes de l'Océan Atlantique jusqu'à ce qu'elle arrive dans les régions du Sénégal, d'où elle prend sa route pour arriver dans le royaume de Sennaar, et de là dans un port de la mer Rouge pour se rendre en Arabie et directement à

la Mecque. Quelques voyageurs ont regardé avec raison cette caravane comme un moyen de parvenir dans l'intérieur de l'Afrique, et d'en connaître les divers pays; mais jusqu'à présent les tentatives qu'on a faites pour en profiter n'ont donné que des résultats incomplets, quoique suffisans à bien des égards.

Une autre caravane plus considérable, et qui doit principalement nous occuper, est celle qui fournit à la grande réunion du Caire le plus de pèlerins, de voyageurs, de marchandises, et qui part de la Barbarie tous les ans.

Elle prend son départ à Maroc; elle se grossit comme la précédente, le long de la route, d'un grand nombre de pèlerins et de voyageurs d'Alger, de Tunis, de Tripoli, ou plutôt de ceux qui attendent son passage dans ces régences.

Elle campe pendant plusieurs semaines sous des tentes de toutes dimensions et de toutes couleurs dans la plaine qui touche aux environs de Tripoli; on dirait à quelque distance que c'est une petite ville d'un aspect singulier. Les voyageurs achètent à Tripoli les provisions dont ils ont besoin, et il est rare qu'ils paient autrement qu'avec les marchandises qu'ils portent avec eux, particulièrement des plumes d'autruche et des cuirs de Maroc. En partant de Tripoli, la caravane se dirige par le désert vers Alexandrie; de ce point elle remonte le Nil jusqu'au Caire, où



elle se réunit à celle d'Égypte pour se rendre par Suez dans l'Arabie.

Cette dernière route, du Caire à Suez, quoiqu'elle ne soit pas de plus de vingt lieues, est, au récit des voyageurs, une des plus difficiles sans en excepter le trajet de Tripoli à Alexandrie à travers le désert de Barca (1). Beaucoup de pèlerins se voient par là obligés de continuer leur route par la mer Rouge, réduits à l'impossibilité de transporter avec eux les provisions qui leur sont nécessaires pour le reste du pèlerinage à la Mecque; car Suez, environné comme il l'est de sable, et sans eau pour sa consommation, ne peut fournir aucuns secours aux voyageurs. Les habitans de cette ville sont contraints d'aller chercher à six ou sept lieues l'eau qui leur est nécessaire; c'est à Nuba, sur les bords de la mer Rouge, qu'ils se la procurent, et cette eau est si saumâtre que ceux qui n'y sont point habitués ne sauraient la boire sans y mêler quelque liqueur spiritueuse. Ceux des voyageurs qui prennent le chemin du désert et ne font pas le trajet de la mer Rouge sont donc obligés au détroit de Suez de se pourvoir de légumes, de viande, d'eau pour le reste du voyage, c'est-à-dire pour environ deux cent

(1) Il est inutile de prévenir le lecteur que, pour bien saisir la marche des caravanes, il doit avoir sous les yeux une carte de cette partie de l'Afrique.

vingt lieues, qui leur restent à faire, la majeure partie à travers des déserts, pour se rendre à la Mecque (1); les pauvres pèlerins qui ne peuvent pas se procurer les bêtes de somme nécessaires au transport de ces provisions prennent la route de la mer en débarquant à Jedda, qui est le port de la Mecque.

On cite comme un spectacle digne d'attention et propre à exciter la plus vive curiosité, celui de la caravane sortant du Caire; elle est composée d'individus de toutes les nations, aussi diversifiées par l'expression et la couleur de leur figure que par leurs différens costumes.

Chacun, suivant la nature du commerce qu'il fait, ou le pays d'où il vient, porte de l'or en poudre, des sequins de Venise, des piastres, du froment, des fèves, du fer, du plomb, de la cochenille, destinés soit pour la Mecque, soit pour Moka ou les autres lieux intermédiaires; mais principalement ces deux-là, où des marchands

(1) Le temple de la Mecque est bâti au milieu de la ville, et porte le titre glorieux de *Masjad al Alharem*, c'est-à-dire le Temple sacré ou inviolable. L'objet principalement révéré à la Mecque et qui attire là même vénération pour tout ce qui l'entoure et la ville même, est un édifice carré en pierre, appelé *la Caaba*. Cette enceinte renferme la *Betta Allah*, c'est-à-dire le Temple ou Maison de Dieu, qui est particulièrement consacré à son culte.



de la Judée et de l'Arabie viennent choisir ce qui leur convient. Peu d'esclaves, soit hommes ou femmes, y sont menés; c'est au Caire que s'en fait le grand trafic, et ce qu'il en reste dans la caravane est à peu près pour le service des riches voyageurs.

La caravane de Barbarie et du nord de l'Afrique revient par le même chemin, c'est-à-dire par Suez, le Caire, Alexandrie, Tripoli et les autres lieux de la côte d'Afrique, jusqu'au royaume de Maroc.

Elle rapporte des mousselines, des plumes d'autruche, des schalls, du café d'Arabie, des perles, des diamans de Golconde, de la cire, du coton, des conserves ou confitures de rose, d'abricot, de pêche, fort recherchées.

Il faut mettre au nombre de ces marchandises les belles esclaves qui viennent du Cachemire, de la Circassie, de la Georgie et des provinces de l'Asie mineure; ce sont de jeunes chrétiennes, car aucun mahométan (1), homme ou femme,

---

(1) Il y a tout à la fois de quoi exciter le rire et l'indignation, de voir les princes chrétiens envoyer et entretenir à grands frais des missionnaires pour convertir les Eskimaux ou les insulaires de la mer du Sud, et supporter avec une honteuse résignation que des milliers de vierges chrétiennes soient annuellement entraînées au mahométisme et livrées aux plaisirs brutaux des ennemis du nom chrétien. Il y aurait bien là, pour réclamer contre un pa-

ne peut être esclave: les unes ont été vendues par leurs parens qui en font commerce, les autres enlevées de vive force ou par ruse; les courtiers de ces malheureuses se défont souvent de celles que quelque incommodité grave ou des accidens rendent inutiles à la honteuse destination qui leur est réservée: quelques jeunes garçons entrent aussi dans ces pacotilles, et ont des fonctions particulières dans les palais des riches musulmans; leur religion consacrant le culte des plaisirs, ils ne croient pas devoir s'en refuser aucun: la stupide admiration que le reste du monde a pour de pareilles mœurs leur inspire à juste titre la haute idée qu'ils se font de leur loi et de leur gouvernement.

Un trait remarquable de cette traite des vierges chrétiennes, c'est la défense sous des peines graves aux chrétiens d'en acheter lorsqu'elles sont mises en vente dans les bazars du Caire ou de Constantinople. Du moment qu'elles ont été livrées au brocanteur turc elles sont musulmanes, et dès lors femmes sacrées, réservées aux plaisirs des vrais croyans, et dont aucun chrétien n'est digne d'approcher. On croit vivre

---

reil commerce, autant de motifs que dans la traite des nègres; mais il faut attendre que l'intérêt de l'Angleterre se trouve lié à l'abolition de la première de ces traites, comme il l'est à celle de la seconde; alors elle finira: espérer que l'initiative vienne d'ailleurs serait se tromper.



avec des fous quand on pense que de pareils désordres sont révéés comme des institutions protégées par cent mille hommes armés d'une part, et admirées comme des chefs-d'œuvre par cent millions d'imbéciles qui peuplent l'Europe et la moitié de l'Asie de l'autre part.

En partant du Caire les caravanes mettent cent jours pour se rendre de cette ville à la Mecque et en être de retour; pendant ce voyage il se fait des marchés très-avantageux aux marchands de la caravane, ou même à des voyageurs qui, sans être marchands, se livrent à des spéculations de circonstance; c'est surtout en diamans et en perles que ces achats consistent. Ce sont les conducteurs des caravanes qui ordinairement savent se pourvoir des plus beaux diamans et des plus belles perles; ils les vendent dans les villes par où ils passent, et l'on a souvent occasion d'acheter à Tripoli des perles superbes à un prix inférieur à celui qu'elles ont en Europe.

Il y a à Suez, par où passe la caravane, beaucoup de maisons de commerce tenues par des Européens, surtout par des Vénitiens. Ils en expédient du sel, des étoffes, des soieries, des aromates, des drogues médicinales; on y comptait autrefois plusieurs négocians anglais et français; mais la caravane qui se rendait de Suez au Caire en 1799, ayant été pillée, mit un terme au commerce anglais dans cette ville. Cet événement fit grand bruit en Europe; on y soupçonna des vues hos-

tiles de la part de la France, alors en guerre avec la Grande-Bretagne; on voulut faire accroire que nous avions provoqué sous main cette coupable manœuvre; mais jamais la France ne s'est rendue coupable d'un pareil attentat contre le droit des gens. Il n'est pas plus permis de piller l'ennemi sur un territoire neutre que de s'emparer de sa propriété lorsqu'elle est couverte d'un pavillon ami, sur mer.

La caravane était en grande partie composée d'officiers et passagers anglais, ainsi que de quelques prisonniers français qui avaient été débarqués à Suez, et qui se rendaient en Europe en passant par le Caire. Les Arabes bédouins de Tor (1), ayant appris que les voyageurs avaient de grandes richesses, résolurent de les voler, ce

---

(1) Le Tor, ou *el Tor*, anciennement *Phénicoan*, que quelques auteurs ont pris mal à propos pour Élan, est un village situé à cinquante-deux lieues sud-est de Suez, sur la côte orientale de la partie du golfe arabe appelée *mer de Quoulourn*: il est habité par des Arabes qui s'adonnent à la pêche et à la navigation, mais quelquefois aussi au pillage des caravanes, en se réunissant aux Bédouins du désert. Il y a à Tor une bonne rade et de l'eau potable, dont les vaisseaux de Suez s'approvisionnent en allant à Jedda, port de la Mecque. Il y a un petit couvent de Grecs; les maisons ne sont que des huttes entourées de hauts palmiers. On y voit encore les ruines des murailles dont il était entouré lorsque dom Juan de Castro, Portugais, s'en empara en 1480.